

Pierre Perez

S'identifier à son symptôme * ?

Paradoxes et enjeux

Le 16 novembre 1976, pour la première fois dans son enseignement, Lacan introduit le terme d'identification au symptôme. Notons qu'il n'y fera plus mention jusqu'à sa mort, cinq ans plus tard, en 1981. Cette occurrence unique contraste avec la portée de cette formulation qui constitue la thèse dernière de Lacan sur la fin d'analyse. Véritable hapax, l'identification au symptôme interroge plus qu'elle n'affirme.

Alors que la prochaine Convention européenne de l'IF-EPFCL nous invite à interroger le statut du symptôme dans la psychanalyse, je trouvais intéressant de le faire depuis cette question qui fait le titre de mon intervention : *S'identifier à son symptôme ?* Le choix de ce titre est également une façon de faire suite au propos de notre collègue Rosa Escapa, membre de la commission scientifique, qui dans son préambule nous dit la chose suivante : « Étant donné que le symptôme ne peut pas s'extirper, qu'il fait partie de la dimension humaine, le mieux que l'on puisse attendre de son traitement est cette identification. Ce mieux n'est pas toujours ce qu'on réalise, mais la psychanalyse est la seule qui ouvre cette possibilité ¹. »

Passé l'argument d'autorité qui ne manque pas d'apparaître dès que l'on convoque le dernier Lacan, cette thèse, disons-le, a de quoi surprendre. D'une part, elle désigne l'identification comme un opérateur de fin d'analyse alors même que Lacan, durant une large part de son enseignement, n'a eu de cesse de désigner la fin d'analyse comme un processus de désidentification. On se souvient de la façon dont, en avril 1964, il situait avec force l'identification comme « une fausse terminaison de l'analyse, qui est

* [↑](#) Texte présenté lors de la table ronde « Le symptôme dans tous ses états », organisée par le Pôle 8 Pays des Gaves et de l'Adour, à Pau le 24 mai 2025.

1. [↑](#) R. Escapa, « L'avenir du symptôme », *Mensuel*, n° 184, Paris, EPFCL, février 2025, p. 37-38.

très fréquemment confondue avec sa terminaison normale ² ». En juin de la même année, il insiste : « C'est pour autant que le désir de l'analyste tend dans le sens exactement contraire à l'identification que le franchissement du plan de l'identification est possible ³. » Trois ans plus tard, en 1967, cette idée d'un franchissement du plan de l'identification lui sert de pierre angulaire dans l'élaboration de sa première théorie de la fin d'analyse : la traversée du fantasme. D'autre part, avec cette proposition, Lacan convoque le symptôme à la fin là où nous aurions pu nous attendre sinon à son élision, du moins à un autre terme. Mais plus encore, Lacan nous oblige à penser le symptôme comme une solution de sortie, capable de produire cette séparation de fin qui oriente le trajet d'une analyse dès son commencement.

La question se pose alors de savoir ce qui a bien pu pousser Lacan à soutenir une telle thèse qui semble contredire tout ce qu'il a énoncé précédemment. Cette position témoigne de l'esprit scientifique de Lacan qui le conduit sans cesse à chercher des solutions aux impasses doctrinales auxquelles ses élaborations successives le conduisent. L'identification au symptôme est paradigmatique de ce style Lacan, sa formulation résultant d'un travail de reprise d'au moins trois concepts : celui de symptôme, celui d'inconscient et celui de signifiant.

Symptôme freudien

S'agissant du symptôme, il est évident qu'au moment où il introduit cette thèse en 1976 sa définition n'est plus du tout la même qu'au début de son enseignement. Sans renier Freud, à mesure de ses avancées, Lacan met l'accent sur la dimension de jouissance du symptôme plutôt que sur sa dimension de sens. Je dis sans renier Freud, car, jusqu'à la fin, Lacan reste fidèle à cette tension mise au jour par Freud qui va du sens à la jouissance. Pour Freud en effet, le symptôme comporte deux faces : une face de sens que Lacan qualifie d'« enveloppe formelle ⁴ » sensible au sens, et une face de satisfaction libidinale rétive à toute prise par le sens. Pour Freud, le symptôme, comme n'importe quelle formation de l'inconscient, a un sens qui fait qu'on peut l'interpréter. Mais dans le même temps, Freud remarque que l'interprétation, aussi poussée soit-elle, ne parvient pas à venir à bout du symptôme et ce en raison d'un attachement particulier du sujet à son symptôme. Cet attachement tient à la visée même du symptôme, qui se présente

2. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 133.

3. [↑](#) *Ibid.*, p. 246.

4. [↑](#) J. Lacan, « De nos antécédents », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 66.

toujours comme « un substitut à la satisfaction dont [le sujet] est frustré par le biais d'une régression de la libido à des temps antérieurs [...] une période de son passé dans laquelle la libido ne manquait pas de satisfaction, dans laquelle il était heureux ⁵ ». Ainsi, bien qu'il se présente comme souffrance, le symptôme est en même temps un mode de satisfaction. Véritable aporie, Freud en conclut que « le mode de satisfaction que le symptôme apporte a [...] de quoi déconcerter ⁶ ». Autrement dit, dans la perspective de Freud, le symptôme ne cesse pas de produire une satisfaction libidinale impossible à enrayer. L'analyse n'a donc pas pour vocation d'agir sur le symptôme en tant que tel, mais de traiter le conflit intrapsychique auquel donne lieu l'exigence constante de satisfaction libidinale. C'est la vision économique introduite par la seconde topique où le ça peut être en conflit tantôt avec la réalité, tantôt avec une autre instance psychique. À sa façon, Freud avait bien perçu la part d'incurable du symptôme, au point de s'en détourner et de rechercher ailleurs la solution de fin. En affirmant l'identification au symptôme comme modalité de fin, Lacan à la fois se distingue et s'émancipe du modèle freudien.

Au-delà de l'inconscient freudien

Ce déplacement qui va du sens vers la jouissance conduit Lacan à identifier le symptôme à la fonction de la lettre, par opposition à celle du signifiant. En 1971, une première formule sanctionne ce passage : « L'écriture, la lettre, c'est dans le réel, et le signifiant, dans le symbolique ⁷. »

Dans la première partie de son enseignement, Lacan ordonne l'expérience en termes de symbolique, l'accent est alors mis sur la dimension de métaphore du symptôme et sur les effets de sens produits par le travail de déchiffrage de l'inconscient. À partir des années 1960, la montée en puissance de la catégorie du réel dans son enseignement le conduit à réviser le statut même de l'inconscient. La question qui sous-tend ce vaste mouvement semble celle de savoir s'il est possible par une pratique de parole d'accéder à ce noyau hors sens du symptôme.

Les années 1970 marquent l'aboutissement de ce travail de révision de l'inconscient, que Lacan identifie alors au réel : « Il n'y a pas d'autre définition à mon sens, possible de l'inconscient. L'inconscient, c'est le Réel ⁸ »,

5. [↑](#) S. Freud, « Les voies de la formation des symptômes », dans *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Folio essais, 2017, p. 464.

6. [↑](#) *Ibid.*

7. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 122.

8. [↑](#) J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 15 avril 1975, version de l'ALI.

nous dit Lacan dans la leçon du 8 avril 1975 du séminaire *R.S.I.* Un an plus tard, au même moment où il introduit sa thèse de l'identification au symptôme, une autre formulation entérine cet inconscient réel : « Quand [...] l'espace d'un lapsus n'a plus de portée de sens (ou interprétation), alors seulement on est sûr qu'on est dans l'inconscient ⁹. » Avec cette formule, Lacan prend à rebours la position commune qui veut que l'on atteste de l'inconscient à partir du sens donné à ce qui fait énigme pour un sujet. La preuve de l'inconscient n'est plus un supplément de sens produit en réponse à une énigme mais bien l'épuisement du sens. Le sens n'est cependant pas évacué en tant que tel, il est simplement poussé jusqu'à sa limite, jusqu'à son hors-sens.

Cet inconscient réel, que Lacan désigne également du terme de *par-lêtre*, se supporte d'une conception nouvelle du signifiant. L'inconscient réel est cet essaim de S1 qui n'ont pas pris corps dans le langage en se couplant à un S2. Pures différences, ils ne s'associent pas entre eux, ne constituent aucune chaîne et échappent à toute prise par le sens. Selon le néologisme forgé par Lacan, cet essaim constitue la *motérialité* de l'inconscient.

Lettre du symptôme

Ce passage du symptôme métaphore à la lettre du symptôme participe donc d'un mouvement plus vaste de redéfinition de l'inconscient. Plus tôt dans son enseignement, Lacan avait déjà isolé la lettre comme pur signifiant, S1 isolé de tous les autres. Ainsi, dès son introduction, la lettre se présente comme porteuse d'un principe d'identité qui la distingue de l'indétermination propre au signifiant.

Pour autant, jusqu'aux années 1970, la fonction de la lettre est envisagée de façon univoque dans son rapport à la signification, la référence à la jouissance étant exclue. Le texte de 1971 *Litturaterre* marque un tournant ; Lacan y situe la lettre dans sa fonction de bord, de séparation, entre d'un côté le savoir et de l'autre la jouissance, savoir et jouissance se présentant pour ce qu'ils sont : élucubration de la vérité pour le premier et point insaisissable de cette vérité pour la seconde. C'est ce que condense l'expression : la lettre dessine « le bord du trou dans le savoir ¹⁰ ». Cette fonction de bord permet d'articuler entre elles les deux faces du symptôme – sa face de sens et sa face de jouissance – et ainsi d'éclairer le travail de réduction opéré dans une analyse. Celui-ci repose sur l'idée que plus le sens d'un symptôme

9. [↑](#) J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 571.

10. [↑](#) J. Lacan, « *Litturaterre* », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 14.

est coincé, poussé à sa limite, plus le symptôme apparaît comme un reste irréductible n'appelant alors plus aucune interprétation. Il s'agit donc de réduire le symptôme, jusqu'à ce point où il s'équivaut au réel d'exclure le sens, jusqu'à sa fonction de lettre : « À nourrir de sens le symptôme, soit le réel, on ne fait que lui donner continuité de subsistance. Au contraire, c'est en tant que quelque chose dans le symbolique se resserre [...] que tout ce qui concerne la jouissance et notamment la [...] phallique, peut également se resserrer ¹¹. » Cette conception du symptôme est clairement établie par Lacan en 1975 : « C'est ce qui de l'inconscient peut se traduire par une lettre, en tant, que seulement dans la lettre, l'identité de soi à soi est isolée de toute qualité ¹². »

Connaître, savoir

Après avoir examiné l'évolution des termes de symptôme, d'inconscient et de signifiant, venons-en maintenant à celui d'identification, et commençons par relever que là encore, Lacan lui donne un sens tout à fait nouveau. Précisons également que ce dernier ne va pas sans poser problème, tant il diffère de son acception freudienne. Premier problème, les trois identifications freudiennes admettent comme support de l'opération l'image, le signifiant (jusque dans sa forme la plus simple de trait) ou encore l'objet. Or le symptôme ne correspond à aucun de ces supports. Second problème, les trois identifications freudiennes ont en commun d'être des identifications aliénantes, au sens où elles en passent par l'Autre et lui empruntent ses signifiants. Or, l'identification au symptôme ne participe pas de cette aliénation. Dès lors, comment penser une identification qui ne doive rien à l'Autre ?

À ces deux problèmes Lacan répond en avançant le terme de *connaître*, l'identification au symptôme relevant avant tout d'un *s'y reconnaître*. Lacan précise la valeur d'emploi de ce terme en le désignant comme un mode de savoir propre au symptôme qui n'en passe pas par l'Autre, un mode de savoir en prise directe avec la jouissance, comme le souligne l'analogie avec la position symptomatique qu'occupe un partenaire sexuel pour un sujet : « J'ai avancé que le symptôme, [...] ça peut être le partenaire sexuel [...] le symptôme pris dans ce sens [...] c'est ce qu'on connaît, c'est même ce qu'on connaît le mieux, sans que ça aille très loin ¹³. »

11. [↑](#) J. Lacan, *La Troisième*, Paris, Navarin, 2021, p. 42.

12. [↑](#) J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 21 janvier 1975, version de l'ALI.

13. [↑](#) J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue*, séminaire inédit, leçon du 16 novembre 1976, version Staferla.

En recourant à ce terme de *connaître*, Lacan n'évacue pas la question du savoir mais l'émancipe de l'Autre. Cela est attesté par les trois déclinaisons qu'il donne à ce terme, qui insistent toutes sur la question du savoir : « savoir-faire avec ce symptôme, savoir le débrouiller et savoir le manipuler ¹⁴ ». Comme pour les autres formations de l'inconscient, le propre du symptôme est que l'on peut s'y reconnaître, ou pas. Ce qui distingue le symptôme, c'est que l'on peut y reconnaître un sens particulier – une vérité – mais également une jouissance singulière. S'y reconnaître ouvrirait donc la voie à un nouveau rapport du sujet à son symptôme où le sujet consentirait à en faire autre chose qu'une simple jouissance parasite, encombrante, à éradiquer.

À l'inverse des identifications freudiennes qui n'admettent aucune distance du sujet avec ce à quoi il s'identifie, Lacan précise que cette identification au symptôme ne peut opérer qu'à la condition que le sujet s'identifie en « prenant ses garanties, une espèce de distance ¹⁵ ». Autrement dit, s'y reconnaître complètement équivaldrait pour le sujet à se murer dans la jouissance autistique de son symptôme. Or, l'identification au symptôme désigne une modalité de fin d'analyse didactique, qui ouvre au désir de l'analyste, lequel suppose de pouvoir rester suffisamment ouvert au symptôme des autres.

Savoir y faire

Lacan déplace ensuite cette question du *savoir* sur celle du *savoir y faire* en affirmant que « savoir y faire avec son symptôme, c'est là la fin de l'analyse ¹⁶ ».

Avec ce déplacement du savoir-faire au savoir y faire, Lacan met l'accent sur la valeur d'usage du symptôme. Ce savoir y faire est une création du sujet contrairement au savoir-faire qui lui viendrait de l'Autre selon la voie classique de l'apprentissage. Notons que ce savoir y faire, Lacan le conçoit comme ce que l'analyse peut produire de mieux à la fin, tout en en trouvant le plus bel exemple chez Joyce, qui se distingue d'y être parvenu par d'autres voies que celle de l'analyse. Cette remarque tend à contredire, sinon à nuancer, le propos de notre collègue Rosa Escapa que je citais en introduction lorsqu'elle affirme que « la psychanalyse est la seule qui ouvre cette possibilité ¹⁷ ». C'est en tout cas dans ce savoir y faire

14. [↑](#) *Ibid.*

15. [↑](#) *Ibid.*

16. [↑](#) *Ibid.*

17. [↑](#) R. Escapa, « L'avenir du symptôme », art. cit.

que l'identification au symptôme trouve sa véritable portée en conjuguant ensemble l'effet thérapeutique de fin et l'effet didactique. Mais ce savoir y faire suppose un préalable, une condition, celle de *s'y reconnaître*.

Savoir pourquoi

Quelle que soit sa valeur, ce savoir y faire ne constitue pas le dernier mot de Lacan sur la fin d'analyse. Dans la leçon du 10 janvier 1978 du séminaire *Le Moment de conclure*, Lacan y ajoute un *savoir pourquoi* : « L'analyse ne consiste pas à ce qu'on soit libéré de ses sinthomes... puisque c'est comme ça que je l'écris, symptôme. L'analyse consiste à ce qu'on sache pourquoi on en est empêtré [...] de sorte que l'analyse est liée au savoir ¹⁸. »

Or, ce *savoir pourquoi* ne va pas sans poser un certain nombre de questions, je n'en retiens que trois. Premièrement : comment situer ce *savoir pourquoi* par rapport à l'identification au symptôme ? Y participe-t-il ou non ? L'identification au symptôme trouve-t-elle sa définition dans ce triptyque : *s'y reconnaître*, *savoir y faire*, *savoir pourquoi* ? Deuxièmement : comment penser un *savoir pourquoi* qui ne fasse pas relance au mirage de la vérité ? Troisièmement : le travail de réduction du symptôme opéré dans la cure ne tend-il pas au contraire vers le sans pourquoi du symptôme, son ombilic à jamais insaisissable et irréductible ?

Pour conclure, notons qu'avec cette identification au symptôme, Lacan maintient l'identification comme une fonction nécessaire, au sens où, même à la fin, le sujet ne cesse pas de s'identifier. Avoir produit les S1 qui le déterminent a bien un effet de désidentification, mais cet effet n'est que partiel, et le sujet ne peut rester indéfiniment dans cet état de désidentification. Autrement dit, une fin d'analyse ne peut être conçue comme une désidentification totale du sujet, laquelle supposerait à la fois la fin de sa représentation dans le langage et l'absence de narcissisme secondaire. Or, Lacan le souligne, « savoir, ça a quelque chose qui correspond à ce que l'homme fait avec son image, c'est imaginer la façon dont on se débrouille avec ce symptôme. Il s'agit ici, bien sûr, du narcissisme secondaire, [...] le narcissisme [...] primaire étant dans l'occasion exclu ¹⁹ ».

18.  J. Lacan, *Le Moment de conclure*, séminaire inédit, leçon du 10 janvier 1978, version Staferla. Un peu plus tôt dans cette même leçon, Lacan soulignait déjà l'importance de ce *savoir pourquoi* : « La fin de l'analyse, on peut la définir. La fin de la l'analyse, c'est quand on a deux fois tourné en rond, c'est-à-dire retrouvé ce dont on est prisonnier. Recommencer deux fois le tournage en rond, c'est pas certain que ce soit nécessaire, il suffit qu'on voie ce dont on est captif. »

19.  J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue*, séminaire inédit, leçon du 16 novembre 1976, version Staferla.